

vivante qui ruisselait de reflets d'or et d'émeraude ; et qui agitaït gaiement devant lui pour l'amuser et lui complaire.

Le lézard fut donc le premier jouet de Marie, car l'heureux père avait placé sa fille sous la protection de la mère du petit veur. Il se montra patient, tendre, dévoué envers la petite esclave qui le serrait de ses étreintes, et souvent même cherchait à le porter à ses gencives gonflées par les premières douleurs de la dentition. Mais alors le lézard comprenait le danger qui le menaçait, se glissait hors des doigts qui le serraient, se tenait hors de portée, et recommençait à bondir follement comme s'il eût voulu indemniser sa maîtresse et la distraire de sa fantaisie.

Sur ces entrefaites, l'hiver arriva ; le lézard devint triste, cessa de manger, et disparut même du berceau, sans qu'on pût découvrir l'asile mystérieux dans lequel il s'était réfugié. Si parfois néanmoins le soleil venait à percer les sombres vapeurs du ciel, et jetait ses rayons dans la chambre, alors le saurien, éveillé dans son engourdissement hyémal, accourait près de sa maîtresse et baisait ses lèvres roses ; c'étaient des instants de fête pour tous les deux, et ils se prodiguaient mutuellement des caresses. Le soleil disparu, le lézard, comme jadis Cendrillon à l'heure de minuit, s'échappait de nouveau et retournait dans son refuge inconnu.

Le printemps succéda enfin à l'hiver, et le lézard put reprendre ses habitudes près de sa maîtresse ; seulement il paraissait triste et languissant ; sa robe avait perdu son éclat et ressemblait à de l'émail terni. Un matin, on trouva au chevet de l'enfant cette robe dont le lézard s'était dépouillé ; elle paraissait à une gaze transparente. Quant à lui, plus brillant et plus frais que jamais, il se livra à des bonds multipliés, et redevint le garde-du-corps inséparable de la petite Marie.

Deux années se passèrent sans que rien vint troubler cette amitié du lézard et de l'enfant. Myrthès, c'est le nom qu'avait reçu ce serviteur dévoué, Myrthès accompagnait sa maîtresse à la promenade et au milieu des forêts natales, sans chercher à reconquérir sa liberté. Si parfois il gravissait le long d'un tronc d'arbre, c'était pour chasser un insecte ; s'il se glissait dans l'herbe, c'était pour y saisir un lombric récalcitrant ; mais, au moindre appel de Marie, il revenait et reprenait son poste, soit dans les cheveux, soit sur l'épaule de l'enfant.

Un jour il arriva cependant que Myrthès disparut pendant une promenade, et qu'on ne s'aperçut de sa fuite qu'après une heure ; Marie était au désespoir, et rien ne pouvait la consoler. Pour tâcher de l'apaiser un peu, on la ramena dans la forêt, et on se mit à recommencer à rebours la promenade faite une heure auparavant. On arriva près d'un pavillon de garde. Tout à coup l'enfant poussa un cri de joie : il venait d'apercevoir Myrthès tout étalé sur une tuile du toit, en plein soleil, et se dilatant avec volupté sous les rayons de l'astre qui vivifie avec tant de force les animaux à sang-froid.

Marie lui tendit les mains et appela trois fois le fugitif. Ce lézard, tête et le rendaient ingrat ; d'autant plus qu'un autre lézard, dont les formes un peu plus arrondies trahissaient le sexe, coquetait à peu de distance et semblait inviter Myrthès à ne pas dédaigner les plaisirs d'une promenade en pleine forêt, et peut-être même dans une de ces grottes où, nouvelle Didon, se laisserait-elle conduire par son Enée. La petite fille éclatait en sanglots et redoublait de prières et d'instances. Myrthès jeta un regard de regrets à la belle femelle, s'approcha de la corniche du toit, et recourant, comme jadis Télémaque, à un moyen violent pour s'arracher à de dangereuses séductions, s'élança d'un bond sur les cheveux de l'enfant, qui le prit dans ses mains et le couvrit de baisers.

Insensiblement la nature du saurien s'était modifiée au milieu des habitudes nouvelles qui l'entouraient ; il ne s'engourdisait plus l'hiver, et il s'était familiarisé avec d'autres aliments que les mouches et les insectes.

R r

confitures ne tardèrent pas à lui inspirer un goût passionné. Placé pendant les repas sur l'épaule de sa petite maîtresse, il laissait passer dédaigneusement devant lui le potage, les viandes et les légumes ; mais, au moment du dessert et des entremets sucrés, on le voyait s'agiter, relever la tête, et, l'œil étincelant, passer sur ses lèvres d'émeraude sa petite langue fourchue. Lorsque Marie portait à sa bouche une cuillerée de crème ou de confitures, Myrthès s'élançait, plaçait sur la cuiller une de ses petites pattes, et prélevait une dîme toujours patiemment tolérée par l'enfant. Ou bien c'était sur les lèvres roses de la bouche même de Marie que le favori venait recueillir des gouttes sucrées ou des parcelles appétissantes. Il fallait le voir gai, plein d'audace, sûr de l'impunité, se servir à sa guise, retourner à son poste, dans les cheveux ou sous le fichu de l'enfant, revenir à la charge et présenter en menaçant sa petite gueule armée de dents aiguës, si quelque autre que Marie voulait le toucher.

Le lézard aimait sa maîtresse avec passion, se prêtait à tous ses jeux avec une patience exemplaire et qui ne se démentit jamais un seul instant. Seulement, comme tous ceux qui aiment avec ardeur, il était jaloux, ainsi que l'atteste la scène qu'on va lire, et dans laquelle Myrthès joua un rôle digne à la fois d'Othello, d'Orosmane et de tous les jaloux dramatiques dont l'histoire ou le théâtre nous ont légué la légende.

Un jour, le père de Marie rapporta au logis un second lézard de la même espèce que Myrthès, et plaça le nouveau-venu face à face avec le favori de Marie. Ce dernier releva vivement la tête ; son petit œil noir s'alluma du feu de la colère, il se replia sur lui-même, montra les dents blanches et aiguës qui garnissaient sa mâchoire, et s'élança sur le compagnon qu'on lui présentait. L'autre s'enfuit : Myrthès s'élança à sa poursuite, ne tarda point à l'atteindre, lui saisit la queue et la secoua avec rage, jusqu'à ce qu'il pût l'emporter en trophée sanglant.

On ne voulut point laisser là l'expérience, et le pauvre écourté n'en continua pas moins à être retenu captif près de Myrthès. Dire toutes les injures dont l'accabla ce dernier ne serait pas chose possible. Il ne lui laissait point un instant de repos, lui arrachait chaque mouche que le malheureux parvenait à saisir, et le chassait avec acharnement de sa présence. Une fois, excitée par son père, la petite fille feignit de vouloir caresser le proscrit, et passa son doigt sur la tête de ce dernier, genre de mignonneur auquel les sauriens se montrent fort sensibles. Myrthès entra dans une fureur insensée, et, pour la première fois de sa vie, s'oublia jusqu'à mordre sa maîtresse, qui porta pendant huit jours à la main une légère cicatrice rouge, témoignage de la jalousie aveugle et de la tendresse effrénée du lézard.

Après un pareil fait, il ne restait plus qu'à rendre à la liberté la malencontreuse victime de ces expériences. Myrthès débarrassé de son rival, resta donc seul possesseur de l'affection de sa jeune maîtresse, et reprit ses habitudes paisibles et tendres.

Au mois de mars 1845, la famille de Marie partit pour un long voyage. Il n'était point possible d'emporter Myrthès, et il fallut se résigner, non sans larmes, à le confier aux soins d'une vieille demoiselle, grande enthousiaste des vertus domestiques du saurien civilisé. Ces dispositions arrêtées, on se sépara, non sans que Marie versât des larmes que le lézard vint boire sur les yeux mêmes qui les répandaient, non sans qu'il parût en comprendre la cause.

Quand le soir vint et que Myrthès se trouva dans un autre appartement que la chambre de Marie, quand surtout il n'eut point l'enfant pour se blottir comme d'habitude sous le traversin de sa petite couche, il témoigna de l'inquiétude, alla de droite à gauche, flaira partout en dardant sa langue fourchue, et entra en pleine insurrection contre celle qui veillait sur lui. Il se livra aux excès les plus extravagants, mordit, s'enfuit, et finit par aller se cacher dans les rideaux de l'appartement,